

Article publié dans « *Discours d'Action de Grâce* », *Hommage à Jean Foubert. Nouveaux cahiers du Centre d'Etudes Théologiques de Caen. Juin 2003.*

Repris et discuté par Luc Ferry, in : « *Vaincre les peurs* », *Odile Jacob, 2006*

La référence à Saint Augustin dans le livre de Luc Ferry : « Qu'est-ce qu'une vie réussie ? »¹

Parce que je suis naturellement méfiant à l'égard du « tam-tam médiatique », et compte tenu des responsabilités ministérielles confiées à son auteur, je me suis d'abord tenu à distance de ce livre. Mais je reconnais maintenant que j'aurais eu tort de passer à côté de cet ouvrage. Il est plus intéressant et plus profond que ne me l'ont laissé supposer les premières recensions que j'ai lues. Je ne regrette donc pas, lecture faite, d'avoir finalement dépassé ma prévention première. Toutefois, s'il est permis d'exprimer en premier lieu un regret, je dirai, globalement, que cet ouvrage aurait gagné à être resserré. Pour s'attaquer à la lecture d'un texte de 480 pages, il faut, aujourd'hui, s'armer de patience et de ténacité. Mais ce regret lui-même mérite cependant d'être nuancé, car le paysage vaut le détour. Et puis, surtout, puisque cette réflexion se propose de nous aider à « réussir notre vie », il n'est peut-être pas sans signification qu'elle nous oblige d'abord à rompre avec l'idolâtrie de la vitesse, qui est, sans nul doute, la pire des violences que nous inflige notre époque.

Le premier mérite de cet ouvrage est donc de nous replacer devant la question décisive de toute existence : « qu'est-ce qu'une vie réussie ? » À rebours de toutes les prétentions au « savoir absolu » qui ont tenté, finalement en vain, de masquer l'angoisse de mort qui taraude le cœur de chaque être humain, voici un philosophe qui ne cherche pas à tricher. Il reconnaît d'entrée de jeu qu'aucune construction philosophique ne saurait nous dispenser d'affronter l'énigme de notre propre mort, et, peut-être plus poignante encore, celle de la mort de nos proches. « Comme les Grecs en avaient la conscience aiguë, c'est parce que nous allons mourir et que nous le savons, parce que nous allons perdre ceux qui nous sont proches, parce que la banalité menace sans cesse l'existence quotidienne, que la question de la vie bonne, de ce qui vaut vraiment en cette existence-ci et non dans une autre, mérite d'être posée et toutes les grandes philosophies s'y sont confrontées. En quoi, aussi choquant que cela puisse paraître aujourd'hui, elles ont peut-être toujours eu partie liée avec la problématique du salut. »²

En d'autres termes, Luc Ferry nous invite à entrer en philosophie, non pas pour surplomber le réel ou nous en abstraire, mais pour accéder, si possible, à cette expérience qui, seule, peut justifier une existence : la rencontre entre des singularités irremplaçables : « ce qui fait qu'un être est aimable, ce qui donne le sentiment de pouvoir le choisir entre tous et de continuer à l'aimer quand bien même la maladie l'aurait défiguré, c'est bien sûr ce qui le rend irremplaçable, tel et non autre. Ce que l'on aime en lui (et qu'il aime en nous le cas échéant) et que par conséquent nous devons chercher à développer pour autrui comme en soi, ce n'est ni la particularité pure, ni les qualités abstraites (l'universel) mais la singularité qui le distingue et le fait à nul autre pareil. À celui ou celle qu'on aime, on peut dire affectueusement, « merci d'exister », mais aussi bien, avec Montaigne : « parce que c'était lui, parce que c'était moi », et nullement, « parce qu'il était beau, fort, intelligent ou courageux »...³

Le second mérite de ce livre, à mes yeux, et de nous proposer un exposé très honnête de l'expérience chrétienne. Alors que, depuis des lustres, la foi chrétienne a été très souvent présentée comme une illusion ou un alibi, elle nous est ici présentée pour elle-même. Rompant avec plus de deux siècles d'efforts de la pensée occidentale pour déconstruire la doctrine chrétienne du salut, Luc Ferry nous oblige à repenser, à la suite de Marcel Gauchet, notre rapport à l'expérience religieuse. « De là, une autre perspective sur le religieux, qui s'est largement développée depuis le XVIII^e siècle en Europe : loin d'être la vérité suprême de la vie humaine, la foi serait le comble de l'illusion. On connaît le mot de Voltaire : « Dieu a créé l'homme à son image, l'homme le lui a bien rendu. » Que voulons-nous, en effet ? Être aimé, ne pas être seul, ne pas être séparé de ceux que nous aimons, les retrouver après la mort, et si possible ne pas mourir « vraiment ». C'est là, justement, ce dont la religion nous fait promesse et, selon

¹ Luc Ferry, *Qu'est-ce qu'une vie réussie ?*, Grasset, 2002.

² p. 35

³ p. 480

le point de vue de ses critiques, le contenu de cette espérance est tout simplement trop beau pour être vrai. De là la longue suite des « déconstructions » de la croyance qui vont en dénoncer les fantasmes comme « superstition » (Diderot), « aliénation » (Feuerbach), « opium du peuple » (Marx), « nihilisme » (Nietzsche), « névrose obsessionnelle de L'humanité » (Freud), etc. »⁴

Après une telle énumération, on a envie de dire : « excusez du peu ! » En effet une telle énumération ne laisse pas d'impressionner. Et si l'on se souvient, ne serait-ce qu'un peu, de la manière dont ces pensées ont dominé naguère le paysage intellectuel français, on mesure l'importance de la révolution intellectuelle à laquelle nous sommes ici conviés. De ce point de vue, Luc Ferry reste fidèle à la démarche qu'il avait proposée dans son livre : « La pensée 68 », publié en 1985 avec son collègue Alain Renault. Mais il n'est pas sans signification, pour notre génération, que l'un des philosophes de la rupture avec 68 accède aujourd'hui au poste de ministre de l'Education Nationale. C'est au moins le signe que les temps ont considérablement changé.

Pour autant, il serait simpliste de dire qu'il nous faut purement et simplement en finir avec cette époque de la pensée. L'histoire de la philosophie, et ce livre le confirme à maintes reprises, montre abondamment que toute prétention à la rupture avec l'époque antérieure n'est bien souvent qu'une illusion d'optique. Celui qui prétend en finir avec ses devanciers se révèle bientôt n'être, comme le dit Hegel, que « le fils de son temps ». En ce sens, il n'est que l'héritier du temps dont, précisément, il prétend « sortir ». Car, en proclamant qu'il « faut en sortir », il reconnaît aussitôt, et du même mouvement, qu'il « en sort ». Ici la démonstration s'applique surtout à Nietzsche. Luc Ferry nous en propose une lecture stimulante. Mais une présentation de celle-ci dépasserait les limites de l'étude annoncée. Je me contenterai donc d'interroger maintenant la présentation que Luc Ferry nous donne de la pensée d'Augustin.

À ce sujet, je dois reconnaître que la lecture de ces pages m'a semblé rafraîchissante. C'est un peu comme si elle m'avait rajeuni. En effet, lorsque je suis arrivé au grand séminaire de Coutances, en 1963, voici (déjà !) 40 ans, ma première dissertation a été consacrée à Saint Justin et ma première lecture de fond a été la « Cité de Dieu » de Saint Augustin. Par la suite, dans l'univers intellectuel des années 70 je n'ai guère eu l'occasion de rencontrer de nouveau ces deux auteurs. Et voici que l'actuel ministre de l'Education Nationale nous invite à les relire ! C'est une heureuse redécouverte ! Et j'ai eu plaisir à parcourir les pages que notre auteur consacre à ces deux grands témoins de la tradition chrétienne d'Occident. Je suis convaincu que la lecture de ces pages est aussi de nature à justifier le labeur obstiné des patrologues qui, contre vents et marées, à rebours de toutes les modes intellectuelles, ont considéré qu'il était important de maintenir vivante la mémoire de ces grands penseurs de l'Antiquité chrétienne.

Il est impossible ici de résumer les pages magnifiques consacrées à la manière dont Augustin dépasse ce qui pourrait sembler une contradiction : l'amour de Dieu pensé comme incompatible avec l'amour des créatures. Je ne peux qu'y renvoyer les lecteurs. Au terme d'une étude très fouillée, Luc Ferry conclut de cette manière : « Il ne faut donc pas se laisser abuser par une alternative trop simpliste, celle que suggère la formule d'Augustin, mille fois citée et commentée dans un sens réducteur, selon laquelle il n'y aurait que deux amours : l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi, l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu. Il est évident, en effet, que la dichotomie n'épuise pas le sens d'*agapè*, ni d'ailleurs la pensée authentique d'Augustin lui-même : comment un chrétien pourrait-il recommander sans réserve le mépris de soi dès lors qu'il nous invite à aimer notre prochain « comme nous-mêmes » ? Le moi ne saurait être haïssable, dans une perspective chrétienne, que pour autant qu'il tend à l'exclusivité de l'amour. On doit donc en conclure qu'il n'y a pas deux, mais bien trois formes d'amour possibles. L'amour de Dieu, bien entendu, qu'on ne saurait dépasser. L'amour de soi, qui lorsqu'il devient exclusif du premier confine à l'amour-propre et nous pousse à n'aimer les autres que par égoïsme, pour notre seul usage... Mais une troisième forme d'amour vient réconcilier les deux premières et dépasser ainsi les sagesse anciennes dans leur refus des attachements singuliers : l'amour « en Dieu », qui inclut les créatures en tant qu'elles peuvent, par le salut, accéder elles aussi à l'immortalité. »⁵

D'où la conclusion : « A cet égard, la réponse chrétienne, si l'on y croit du moins, est assurément la plus « performante » d'entre toutes : si l'amour et même l'attachement ne sont pas exclus dès lors qu'ils portent sur le divin comme tel - et c'est là, nous l'avons vu, ce qu'admettent explicitement tant Pascal

⁴ p. 408

⁵ p. 347 et 348

qu'Augustin - si les êtres singuliers, non le prochain mais les proches eux-mêmes, sont partie intégrante du divin en tant que ils sont sauvés par Dieu et appelés à une résurrection elle-même singulière, la sotériologie chrétienne apparaît comme la seule qui nous permette de dépasser non seulement la peur de la mort, mais bien la mort elle-même. Le faisant de façon singulière, et non point anonyme ou abstraite, elle seule apparaît comme proposant aux hommes la bonne nouvelle d'une victoire enfin réellement accomplie de l'immortalité personnelle sur notre condition de mortels : *'Tel est donc l'entier rassasiement des esprits : connaître pieusement est parfaitement par qui l'on est conduit à la vérité, de quelle vérité l'on jouit complètement, par quoi l'on est rattaché à la mesure suprême⁶... »⁷.*

Naturellement, la réserve : « si l'on y croit du moins » est ici fondamentale. Mais elle est parfaitement cohérente avec la phrase où elle s'insère. Elle confirme bien le primat de la singularité. En effet, la foi chrétienne ne respecterait pas la singularité qu'elle proclame, si elle n'admettait pas que la foi relève d'un acte éminemment personnel et qu'elle ne peut jamais être imposée à la conscience. Il n'est donc pas question, ici, dans mon esprit, d'entamer une discussion sur ce point. Je respecte infiniment l'affirmation de l'auteur lorsqu'il dit qu'il ne se reconnaît pas dans la foi chrétienne.

En un sens, la discussion pourrait s'arrêter ici. En se tenant respectueusement au bord de ce qui fait la singularité de chacune de nos consciences.

Pour autant, il me semble qu'il n'est pas contradictoire avec cette exigence de respect d'ouvrir un autre débat. En effet, à peine la conclusion que je viens de citer est-elle énoncée, voici que Luc Ferry établit aussitôt une opposition radicale entre le programme d'Augustin et la philosophie : «... voici, selon Augustin, l'équation de la vie bienheureuse accomplie. Le programme, *on le voit*, s'oppose en son principe même à celui de la philosophie⁸. » Ce n'est pas manquer aux exigences du dialogue mais bien y répondre que de dire : « justement, non, *je ne vois pas*. » Pour ma part je ne vois pas de contradiction entre le programme d'Augustin et le principe même de la philosophie. Sans pouvoir développer ici tous les arguments qui seraient nécessaires, il me semble que cette contradiction n'est qu'apparente et repose sur des *postulats* (pour autant que ce terme soit ici adéquat) qu'il convient de mettre en question.

Le point de désaccord est ainsi énoncé : « Mais, sous des catégories communes, c'est la différence, voire l'opposition qui prévaut : loin que la religion nous incite à nous sauver par nous-mêmes, elle recommande l'humilité du salut par un Autre dont nous dépendons du tout au tout.⁹ » C'est précisément ce qu'il faut examiner : y a-t-il contradiction entre l'acceptation que le salut nous vienne d'un Autre que nous-mêmes et le fait d'entrer en philosophie ?

Pour répondre à cette interrogation je me contenterai de reprendre ici l'analyse de trois problèmes qui me semblent mal posés. Ou, si l'on préfère une image montagnarde, de trois problématiques qui me semblent constituer autant de « ponts de neige » philosophiques.

Le premier de ces postulats nous conduirait à relire le livre de la Genèse. En effet, Luc Ferry semble admettre ici comme une évidence que toute question introduit un doute et que le doute est forcément « l'œuvre du diable¹⁰ ». C'est une évidence largement partagée. Je la retrouve régulièrement dans les lettres des jeunes qui demandent la confirmation. Mais qui a dit que toute question venait du diable ? Si l'on regarde attentivement le texte de la Genèse, il apparaît que la question du serpent à la femme instille moins le doute que le mensonge, ce qui est évidemment très différent. En effet là où le Créateur a posé l'interdit en ces termes : *"Tu peux manger de tous les arbres du jardin. Mais de l'arbre de la connaissance du bien et du mal tu ne mangeras pas, car, le jour où tu en mangeras, tu mourras."*, le tentateur déforme l'interdit et l'énonce ainsi : *"Alors, Dieu a dit: Vous ne mangerez pas de tous les arbres du jardin?"*

Devant ce dialogue, et cette déformation de l'interdit, le reproche que l'on pourrait faire à Eve serait bien de n'avoir pas assez douté... de la parole du serpent ! Quitte à douter, pourquoi ne pas redoubler le

⁶ Augustin, *La vie heureuse*, Rivages Poche, 2000, p 103.

⁷ p. 354

⁸ p. 354

⁹ p. 355

¹⁰ p. 355

doute sur le doute ?

Il n'est donc pas vrai que toute question soit diabolique. Il faut lutter contre ce préjugé tenace. Il convient d'en persuader nos jeunes contemporains, trop enclins, à mes yeux, à accepter sans esprit critique toutes les fausses évidences qui règnent dans l'air du temps. On me pardonnera d'énoncer ma question de façon un peu prosaïque : Pourquoi diable, si j'ose dire !, le Créateur nous aurait-il donné des méninges, si c'était pour nous interdire de nous en servir ? Pour le dire autrement, je reste convaincu que c'est moins le fait de poser des questions qui serait défendu que le fait de ne pas entendre les réponses. A cet égard, la lecture d'Augustin montre bien qu'il est sain de se poser des questions.

De la même manière, ce n'est pas le doute qui est diabolique, mais bien plutôt le fait de ne pas douter de ses propres certitudes. Autrement dit encore, le doute n'est pas le contraire de la foi, il en serait plutôt la condition. En effet, puisque le mot foi vient du verbe se fier, il n'est pas interdit, avant de donner sa confiance, de s'interroger pour savoir si nous avons raison de faire confiance. L'Évangile est rempli de scènes où le Christ pose des questions à ses interlocuteurs pour les inviter à réfléchir. Et nous voyons qu'il n'interdit pas les questions bien au contraire, mais qu'il stigmatise bien plutôt ceux qui s'enferment dans leur « certitude ». La confiance à laquelle sont invités des disciples du Christ n'est pas aveugle. Mais le difficile, dans cette affaire, est peut-être d'admettre que l'on peut d'abord douter de soi-même !

Un second point mérite d'être examiné. À de nombreuses reprises, Luc Ferry semble établir comme une identité entre le fait de *penser par soi-même* et le fait de *se sauver par soi-même*. Mais y a-t-il identité entre ces deux ordres de réalité ? Réciproquement y aurait-il donc contradiction entre le fait de faire confiance à un autre et de penser par soi-même ? « Même si l'impératif reste pour une part légitime, il ne s'agit plus tant de *penser par soi-même*, que de *faire confiance à un Autre*, d'accepter la nouvelle qu'il apporte et de croire dans les promesses qu'il nous fait. En d'autres termes, l'orgueil philosophique doit faire place à l'humilité religieuse¹¹. » Il me semble qu'il faut interroger cette problématique. Tout effort pour penser par soi-même est-il forcément de l'orgueil ? Y a-t-il incompatibilité entre le fait d'accepter une nouvelle apportée par un autre et le fait de soumettre cette nouvelle à un réel examen critique ? Il me paraît qu'il y a là un raccourci qui n'est qu'une pseudo évidence. Et celle-ci ne résiste pas à l'expérience. Comme l'a montré Augustin¹², dans tous les actes de ma vie quotidienne, je fais confiance à d'autres, sans pour autant me départir de mon discernement. Il ne faut pas confondre penser par soi-même et être soi-même l'auteur de toutes les informations sur lesquelles on réfléchit. Dans un autre ordre d'expérience, lorsque je fais confiance à un guide pour aller au Mont Blanc, je ne renonce pas à penser par moi-même. Ma confiance n'est pas aveugle. Mais je ne prétends pas, c'est vrai, en savoir plus que mon guide.

Là aussi il faudrait de nombreux développements. Il faudrait interroger, en particulier, toute l'importance que notre auteur accorde au débat de préséance entre la philosophie et la théologie. Pour ma part, ce débat m'a toujours semblé plus ou moins spécieux. Pour le dire là aussi de façon un peu prosaïque, ce débat m'a toujours fait penser à celui, surréaliste, auquel j'ai assisté lorsque j'étais en prison pendant mon service militaire. Il y avait là deux soldats, dont l'un était artilleur et l'autre fantassin. Et je me souviens d'une soirée, dans la cellule, où ils s'étaient mis à discuter à perte de salive sur la question de savoir si les artilleurs étaient supérieurs aux fantassins. Pour mettre fin à la discussion, je m'étais permis de faire observer que, quand on est en prison, la différence n'a plus beaucoup de sens. Je n'ignore pas que de nombreuses pages, et même des livres !, ont été consacrés à ce vaste débat sur la prétendue supériorité de la théologie sur la philosophie. Luc Ferry s'y attarde longuement. Il me semble que c'est faire beaucoup trop d'honneur à une discussion académique, au mauvais sens de ce terme. Car la question de fond n'est pas de savoir si la théologie est la servante de la philosophie, ou l'inverse. La question est de savoir si l'une et l'autre sont réellement au service de l'être humain, de l'intelligence qu'il peut prendre de lui-même, et de la confiance qu'il peut accorder à son Créateur et à son Sauveur. Autrement dit, j'aurais tendance à considérer qu'il n'est pas très pertinent pour nous, aujourd'hui, de

¹¹ p 315.

¹² « Et ta main très douce et très miséricordieuse, Seigneur, maniant et façonnant mon cœur peu à peu, je remarquais quelle infinité de choses je croyais sans les voir. Sans en avoir été le témoin, tant d'événements dans l'histoire des peuples, tant de faits relatifs à tel lieu, telle ville que je n'avais jamais vus ! Tout ce que j'accordais de créance à des amis, des médecins et mille autres, faute de quoi on ne saurait absolument rien faire en cette vie ! Une foi inébranlable ne m'assurait-elle pas des auteurs de ma naissance ? Or que pouvais-je en savoir si je ne croyais pas ce que j'en entendais dire ? *Confessions*, VI, 5.

consacrer autant de place et autant de temps à ce débat, du moins tel qu'il est posé ici. Faut-il vraiment le poser dans ces termes : « Comment l'humanisme moderne est-il, dans tous les sens du terme, « sorti » de la religion ? Quels furent les effets de cette émergence sur les nouvelles définitions de la vie bonne qui forment aujourd'hui encore l'horizon de nos réflexions ? Pour le comprendre, il faut d'abord saisir ce qui s'est joué dans l'histoire de la pensée quand la philosophie, supplantée par la théologie, est entrée en *servitude*. Car c'est seulement sur fond de cet asservissement qu'on peut comprendre les motifs et les stratégies qui l'ont conduite à s'émanciper de cet état subalterne pour poser sur la destination de l'homme des questions inédites parce que inscrites dans une perspective intellectuelle nouvelle : celle de la sécurisation inhérente à l'espace démocratique¹³. » Posé en ces termes, le débat revient à dire qu'il faut sauver la philosophie. Est-ce bien de cela qu'il s'agit ? Faut-il émanciper la philosophie de la tutelle de la théologie ? Ne faut-il pas, beaucoup plus profondément, se demander comment l'homme peut-être sauvé ? C'est la raison pour laquelle il me paraît qu'il ne sert à rien d'opposer l'humanisme à la religion chrétienne. Car, s'il est vrai, et sur ce point j'aurais, comme Luc Ferry, tendance à faire confiance à Marcel Gauchet, s'il est vrai, historiquement, que l'humanisme a supplanté la théologie, il reste encore à répondre à la question de Maurice Clavel : Homme qui t'a fait homme ?

C'est bien là le fond du débat. Qu'est-ce que l'homme ? Ici nous ne faisons que retrouver la question du psalmiste : « *Seigneur, qu'est-ce que l'homme, pour que tu le connaisses, ce mortel, pour que tu penses à lui ?*¹⁴ » Sur cette base nous voyons qu'il n'y a ni opposition ni concurrence entre la théologie et la philosophie, dès lors que l'une et l'autre se veulent humblement au service de l'être humain et de ses questions.

Il ne s'agit nullement ici de les renvoyer dos à dos, mais bien plutôt de les considérer comme étant l'une et l'autre utiles au cheminement de l'être humain qui doit s'avancer sur ses deux jambes ou, si l'on préfère, penser avec les deux hémisphères de son cerveau. Pour autant, le fait de les considérer l'une et l'autre comme identiquement utiles à la progression de l'être humain, dans sa quête du sens de sa propre existence, n'interdit pas qu'elles puissent, et même doivent s'interroger mutuellement. À cet égard, un tel questionnement mutuel pourrait ici se révéler particulièrement fécond sur la question du rapport à la transcendance. À plusieurs reprises, en effet, nous trouvons dans le livre de Luc Ferry l'idée que Dieu serait, en tant qu'il est créateur de l'homme, extérieur à celui-ci. C'est là, me semble-t-il, un troisième postulat ou un troisième « pont de neige » philosophique. Et sans doute le plus fondamental.

C'est justement cette conception de la transcendance qu'il faut interroger. Lorsqu'il décrit le passage de la cosmologie païenne, notamment de la cosmologie grecque, à la conception chrétienne d'un univers créé par un Dieu personnel et transcendant, Luc Ferry écrit ceci : « Avec la représentation du divin, non plus immanent à l'ordre du monde, mais incarné dans la figure d'un Dieu personnel placé à l'origine de l'univers et donc situé hors de lui, c'est, semble-t-il, au nom d'une tout autre conception de la transcendance que va se décider la question de la vie bonne. Il ne s'agit plus de trouver son lieu naturel dans la structure organique du réel, mais de se placer sous le regard bienveillant d'un autre, le Très-Haut, et de se conformer aux lois dont, par pur amour gratuit, il a fait don aux hommes. Pourtant, malgré des différences radicales, la nature de la réponse demeure en son fond analogue : même si la foi prend la place de la connaissance, et la révélation celle de la raison, il s'agit toujours, dans un premier temps, de se frayer un accès à un principe extérieur et supérieur à l'humanité, puis, en vertu de cette conversion même, de se conformer pratiquement aux vérités divines qui en découlent¹⁵. »

On aura noté les termes : « supérieur et extérieur à l'humanité ». Mais ces adjectifs rendent-ils compte de l'expérience chrétienne telle que saint Augustin nous la présente ? Je n'en suis pas sûr. Chacun connaît l'expression : « Dieu plus intime à moi-même que moi-même¹⁶ ». Autrement dit, si Dieu est créateur de l'être humain, s'il est véritablement transcendant, les catégories d'intérieur et d'extérieur sont-elles encore pertinentes ? Pour qu'il y ait supériorité et extériorité, il faut qu'il y ait comparaison possible entre deux êtres d'une même nature. Si les deux êtres ne sont pas de même nature, toute comparaison, surtout si elle est empruntée à l'expérience spatiale, perd sa pertinence. Il n'y a pas plus de sens à dire que Dieu est extérieur à moi qu'à dire qu'il est plus intérieur à moi-même que moi-même. Ce que je sais, c'est que je ne suis pas l'origine de moi-même. Je me découvre donné à moi-même. Et je

¹³ p. 357

¹⁴ Psaume 144.

¹⁵ p. 62

¹⁶ « Plus haut que le plus haut de moi, plus intime que le plus intime. » *Confessions*, III, 6.

reconnais en Dieu celui qui est à la source, à la racine, au centre de gravité de mon existence. La source est-elle extérieure à la fontaine ? La racine est-elle extérieure à l'arbre ? Le centre de gravité est-il extérieur au corps ? Toutes ces images, qui ne sont que des images, plaident autant pour l'intériorité que pour l'extériorité. L'expérience d'Augustin nous montre magnifiquement qu'il est vain de chercher Dieu hors de soi, car c'est en nous-mêmes, au plus intime de nous-mêmes, qu'il nous précède et nous attend.

« Je t'ai aimée bien tard, Beauté si ancienne et si nouvelle, je t'ai aimée bien tard ! Mais voilà : tu étais au-dedans de moi quand j'étais au dehors, et c'est dehors que je te cherchais ; dans ma laideur, je me précipitais sur la grâce de tes créatures. Tu étais avec moi et je n'étais pas avec toi.¹⁷ »

Il est donc permis de poser la question à Luc Ferry : dans sa volonté de mettre en perspective historique les dépassements successifs opérés par la pensée occidentale, n'est-il pas laissé de côté toute une part de l'expérience chrétienne exposée par Augustin ?

Disant cela, je ne plaide pas pour un impossible retour à Augustin. Notre ministre a raison lorsqu'il insiste sur le fait qu'il ne s'agit en aucune manière de revenir à un état dépassé de la culture. Mais il me semble que, dans son analyse de la modernisation ou de l'humanisation de la théologie, il passe trop vite sur les différences entre les diverses expériences religieuses. Contrairement à Marcel Gauchet, il reste prisonnier d'une vision générale du religieux et il ne rend pas compte des différences fondamentales, et peut-être irréductibles, qui peuvent exister, par exemple, entre l'expérience païenne, l'expérience juive, l'expérience musulmane et l'expérience chrétienne. En ce sens il me paraît abusif d'écrire : « Mais il y a plus : entendu en ce sens, le religieux n'implique pas simplement *l'hétéronomie*, la conviction que la loi vient d'ailleurs que de l'humanité elle-même, mais la *dénégation de l'autonomie*, c'est-à-dire le fait que les êtres humains refusent de s'attribuer à eux-mêmes l'organisation sociale, l'histoire, la fabrication des lois, et que, à travers ce déni de l'humanité comme origine véritable du politique, ils extra-posent les principes fondateurs du lien politique dans une transcendance et une dépendance radicales¹⁸. »

Si telle est la définition du religieux, alors il faut dire, avec Marcel Gauchet, que le christianisme est précisément l'expérience spirituelle qui nous sort de ce religieux. Sinon, il est impossible de rendre compte du fait que l'autonomie des individus et la démocratie soient apparues, précisément, dans la sphère d'influence de l'expérience chrétienne. Une fois de plus, nous retrouvons la question de Maurice Clavel : Homme qui t'a fait homme ?

Au terme de cette trop rapide esquisse d'un débat possible autour de la présentation de la pensée d'Augustin que nous donne ici Luc Ferry, il n'est pas possible de conclure. La question reste ouverte. Nous pouvons-nous accorder avec l'actuel ministre de l'Education Nationale lorsqu'il écrit : « C'est en ce point que la spiritualité laïque rejoint la sotériologie, la doctrine du salut dont l'idéal est de nous permettre de vaincre nos peurs, a commencer bien entendu par celle de la mort que seul un contact avec ce qui échappe au temps ou du moins semble l'abolir, avec l'irremplaçable, donc, parvient sinon à supprimer, du moins pour ainsi dire à mettre entre parenthèses¹⁹. » Naguère, lors des funérailles d'André Malraux, dans la cour carrée du Louvre, Françoise Giroud, alors ministre de la Culture, avait eu cette formule : « L'Art est le moyen que les hommes ont inventé pour oublier qu'ils sont mortels. » Pouvons nous contenter de faire semblant d'oublier ou de mettre entre parenthèses ce qui constitue la question la plus fondamentale pour tout être humain ? À l'heure où notre actualité est encore emplie de bruit et de fureur, alors qu'on nous parle d'un nouveau Nabuchodonosor et d'une nouvelle Babylone, la lecture d'Augustin, et en particulier de *la Cité de Dieu*, est encore non seulement nécessaire mais véritablement indispensable. C'est le grand mérite de Luc Ferry que de nous convier à cette relecture.

+ Hippolyte Simon

¹⁷ Saint Augustin, *Confessions* X, 27.

¹⁸ p. 435

¹⁹ p. 480